

**Un peuple et son rêve. Andrée Ferretti, Pierre Duchesne,  
Victor-Lévy Beaulieu, Martine Tremblay, Éric Bédard, Lysiane  
Gagnon, Robin Philipot et Jean-François Lisée**

Laurent Laplante

Number 141, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80821ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (2016). Un peuple et son rêve. Andrée Ferretti, Pierre Duchesne, Victor-Lévy Beaulieu, Martine Tremblay, Éric Bédard, Lysiane Gagnon, Robin Philipot et Jean-François Lisée. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (141), 35–49.

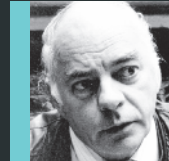
# Un peuple et son rêve

Quand un peuple s'ébranle vers son indépendance, la littérature l'accompagne avec ses ressources de mémoire, d'inspiration et de rêve. Elle constate les avancées, pointe les défis, enregistre leçons, gloires et défaites. Le projet québécois vit cette étape : entravé à mi-course, il s'offre la chronique des efforts et le souvenir de ses artisans. Ceux et celles qui n'ont pas vécu ce demi-siècle en reçoivent le souffle quand leur parlent le vingtième anniversaire du second référendum, celui du Bloc québécois ou le legs de Jacques Parizeau.

Car les livres évoquant le référendum de 1995 sont nombreux. Robin Philpot raffine son bilan : il y eut pire qu'une indécatesse ; Andrée Ferretti insiste de nouveau sur l'éducation et en appelle aux jeunes ; Éric Bédard revit son entrée en militance et réitère ses choix ; Jean-François Lisée explique pourquoi l'association lui parut alors requise ; VLB célèbre *Monsieur* et ses compagnes en ferveur.

Vingt-cinq ans après sa fondation, le Bloc québécois mérite et reçoit l'évaluation de Martine Tremblay qui raconte la relation entre deux partis frères. Ou rivaux ?

Vues diverses, mais convergence des témoignages : grâce au livre, un peuple prend possession de son cheminement. Serait-ce l'entêtement d'un rêve inachevé ?



Par  
LAURENT LAPLANTE\*



Merci à André-Philippe Côté qui nous a permis de reproduire ses caricatures.

Exceptionnellement, tous les textes de ce dossier sont signés par une seule personne, Laurent Laplante, témoin important et éclairé de l'évolution sociale et politique du Québec moderne.

# Andrée Ferretti

## Une voix dérangementante et nécessaire



Sous l'influence de Pierre Bourgault, orateur exceptionnel, la proposition de sa transformation [celle du RIN] en parti électoral avait été adoptée. J'étais farouchement contre ce changement. p.57

Comment en 2015, à l'heure de la mondialisation du moindre gadget, expliquer autrement que par notre statut provincial le fait que nos plus grands écrivains, créateurs d'œuvres originales exprimant la spécificité de leur culture nationale, ne figurent pas dans la liste des prix Nobel de la littérature? p.102

Un peuple que sa devise n'a jamais préservé de l'amnésie ne peut survivre que si retentissent à ses oreilles et dans son âme des voix en prise directe avec l'histoire.

**N**on qu'il s'agisse de stagner dans la nostalgie, mais parce que l'avenir se construit à partir des enracinements de la culture et des soifs de la dignité. Ces voix agaceront les tièdes chaque fois qu'elles dénonceront la médiocrité du climat politique et médiatique, mais elles révéleront du même coup leur absolue nécessité. L'histoire se souvient de Démosthène, Jérémie ou Churchill non en raison de l'écoute rarement obtenue auprès des peuples, mais pour la dure lucidité de leurs mises en garde. Au Québec, Andrée Ferretti compte parmi ces voix entêtées et indispensables.

### PLACE AUX JEUNES

Sans vieillir, la voix d'Andrée Ferretti vise de plus en plus vivement les acteurs et les auditoires des jeunes générations. Cette préoccupation, déjà manifeste lors de la publication des *Grands textes indépendantistes* (Typo, 1992 et 2004), occupe aujourd'hui l'avant-scène de *Mon désir de révolution*<sup>1</sup>. Seule responsable de la seconde tranche de ces textes phares après le décès de Gaston Miron, partenaire de la première cuvée, Andrée Ferretti accrut alors la part des témoignages issus de la relève. Le même esprit la conduit aujourd'hui à

confier la préface de cette autobiographie à Martine Desjardins, que le printemps érable de 2012 a fait connaître comme combinant jeunesse et exemplaire maturité.

« Rien n'est plus renversant, écrit-elle, que la force du désir des jeunes. Ils sont aujourd'hui comme hier l'avenir victorieux de notre histoire de luttes. » Transmettre ainsi le témoin à un coureur plus jeune est la meilleure preuve de l'attachement inoxydable d'Andrée Ferretti à sa Cause. Bien que marquée, comme Denys Arcand ou Éric Bédard, par le sombre patriotisme de l'historien Maurice Séguin, Andrée Ferretti réagit autrement que ce mentor : elle somme l'histoire de rendre gorge. En motivant les jeunes.

Chez Andrée Ferretti, le projet souverainiste s'arrime donc à l'histoire du Québec, mais en évitant la résignation et en ne succombant que rarement au ressentiment. « Partout et depuis toujours, ici et maintenant, la connaissance de l'histoire est l'assise principale de tout désir de révolution, son fer de lance le plus efficace. » Sans narrer une fois de plus la lutte séculaire qui a conduit le Québec de l'infériorité coloniale à un statut de pays inachevé, la militante met en exergue la motivation qui, à ses yeux, constitue le substrat de cet entêtement. Quand ce qui heurtait les patriotes reprend du

service sous l'impulsion d'un gouvernement voué au néolibéralisme, Andrée Ferretti oppose à cette continuité menaçante la détermination du peuple québécois à revendiquer encore et toujours liberté et dignité : « [...] toutes ces attitudes étaient tragiquement semblables à celles adoptées suite à l'échec des Rébellions qui, de peuple conquis, a fait de nous un peuple colonisé ».

### QUELLE RÉVOLUTION ?

Ce recours à l'histoire, dans ce qu'elle offre de balises et de points de comparaison, conduit Andrée Ferretti à prendre du recul par rapport à la violence. Alors que son vocabulaire parfois volcanique a pu naguère laisser l'impression que la Cause justifie tous les moyens, l'équivoque n'existe plus et on déformerait sa pensée en la croyant blindée contre les leçons assénées par le temps. Même si elle se dit « plus consciente que jamais de l'inégalité des forces en présence dans la guerre à finir engagée par le mouvement indépendantiste contre ces pouvoirs », elle en « arrive pourtant à conclure que l'action clandestine et violente ne peut être efficace dans notre société ». Surtout parce que la complicité du peuple n'est pas assurée.

On touche ici du doigt ce qui constitue l'assise la mieux ancrée des valeurs d'Andrée Ferretti : *sa révolution ne saurait faire l'économie de l'éducation*. Elle regrette encore la mue du Mouvement souveraineté-association (MSA) en parti politique. Parce que le travail de formation était à peine entamé. Elle attendait du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) une éducation du Québec aux vertus de l'indépendance ; autre vœu transgressé. Le raisonnement d'Andrée Ferretti, si je le perçois correctement, adopte la tonalité drue des grands prophètes. « Il faut vous rappeler ensuite, répétait Démosthène, soit en vous renseignant auprès des



Andrée Ferretti en 1956, détail d'un tableau de Georges Lauda.

autres, soit, pour ceux qui sont au courant, en faisant appel à vos propres souvenirs quelle conduite vous avez tenue au temps où la puissance des Lacédémoniens était si grande » (*Première philippique*) ; « De même que vous m'avez abandonné pour servir dans votre pays des dieux étrangers, dit le Seigneur, de même vous servirez des étrangers dans un pays qui n'est pas le vôtre » (Jérémie, v. 18). À quoi se compare la râpeuse franchise de Churchill le 13 mai 1940 :

« Je n'ai rien à vous offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur ». « Car, ajoutait-il, hors la victoire, il n'est point de survie. » Pas plus que l'épanouissement des violettes ne s'obtient en tirant sur leur tige, laisse entendre Andrée Ferretti, on ne rend l'indépendance désirable sans d'abord éveiller la nation à son histoire, ses dépendances, son potentiel. Si cette interprétation résiste à l'examen, un mystère se résorbe : c'est parce qu'ils auraient interrompu la formation du

peuple et brusqué le plongeon dans l'action partisane que Pierre Bourgault et René Lévesque encourent le blâme d'Andrée Ferretti.

## FOUGUE ET STRATÉGIE

Indispensable, la fougue n'est pas toujours la meilleure conseillère, pas plus que l'intransigeance n'est nécessairement la plus féconde pédagogie. Cela dit et redit, une certitude devrait s'imposer: il est plus facile de trouver des stratèges que des convaincus, des médiateurs que des fervents, des compromissions que des audaces. Dès lors, les excès et les raccourcis d'Andrée Ferretti, pour réels qu'ils soient, ne peuvent occulter une contribution dont sont incapables les étagistes, les négociateurs, les timorés: autant est rare et irremplaçable le feu sacré, autant sont nombreux et presque interchangeables les conseillers *en sorties de secours* et en accommodements amollis. Déplorer les surchauffes dans les véhémences d'Andrée Ferretti équivaudrait à préférer l'accessoire au vital, le moyen idoïne à la conviction, le calcul à la ferveur. Ce qui ne veut pas dire que la fougue doit déterminer seule les priorités et les parcours.

Andrée Ferretti *entre en militance* en 1963, comme Victor-Lévy Beaulieu le fit en littérature. Déjà, elle a pris en grippe la mondialisation qu'elle confond avec l'hégémonie et l'impérialisme et qu'elle juge inapte à coexister avec le pluralisme des cultures; peut-être est-ce la raison pour laquelle des ténors indépendantistes comme Bernard Landry et Jacques Parizeau ne se logent pas dans son zodiaque préféré. De René Lévesque, erratique quand il se laisse attendrir par le *beau risque* de Brian Mulroney, elle écrira, dans un

raccourci fracassant: «Malheureusement, René Lévesque n'était pas indépendantiste». Verdict qui s'appliquerait plutôt à Pierre Marc Johnson ou à Lucien Bouchard. Par contre, Andrée Ferretti comble de fleurs Djemila Benhabib pour avoir «infatigablement appuyé le projet de Charte pour la laïcité du ministre péquiste Bernard Drainville», texte



© Martine Doyon

Andrée Ferretti


dont la pertinence est pour le moins amochée. Peut-être la Bible a-t-elle eu raison de ne pas attendre la même chose des Juges et des Rois que des Prophètes.

## MES RENCONTRES

En ménageant un espace substantiel aux personnalités qui ont partagé avec elle un «militantisme commun», cette autobiographie (qui mime l'essai) précise les priorités d'Andrée Ferretti. «Dis-moi qui tu admires et...», pourrait-on dire.

Sans surprise, une forte proportion des *parents* retenus par Andrée Ferretti s'apparentent à elle par leur tranchant. Ainsi, Gaston Miron, Gérard Godin, Michel Chartrand, Hélène Pedneault, Djemila Benhabib. Plus rares, mais aussi admirées, des figures comme Hubert Aquin et Robert Laplante (aucune parenté génétique!) accèdent aussi au cercle des «hommes et des femmes pénétrés de la nécessité de leur implication politique». Seule surprise majeure, Pauline Marois trouve grâce aux yeux de l'auteure. L'«énergie» de l'ex-première ministre la protège de l'excommunication, même si elle fut, confesse Andrée Ferretti, «une femme de pouvoir qui tout au long de sa carrière a fait de nombreux compromis pour le conquérir et l'exercer, jusqu'à reléguer l'indépendance au rang des objectifs éventuels à réaliser un jour ou l'autre. Tout ce que je considère impardonnable». René Lévesque et Jacques Parizeau manquaient-ils d'énergie?

La conviction d'Andrée Ferretti ressemble, j'ose l'espérer, à cette lecture de son ouvrage. «N'étant pas réformiste, en vérité contre toute réforme qui maintient l'ordre établi, je ne pouvais rien accomplir à l'intérieur de ce système, si ce n'est de le contester farouchement, grain de sable dans les rouages de son erre et air d'aller.» Mission indispensable et tâche assumée, même si, de son propre aveu, une sévérité parfois excessive a marqué sa «critique des situations et des personnes».

Ce n'est certes pas par manque de fougue que la prophétesse a peu obtenu des Rois et des Juges. Elle était et demeure nécessaire. 

1. Andrée Ferretti, *Mon désir de révolution*, XYZ, Montréal, 2015, 147 p.; 19,95 \$.

# Biographie exemplaire

## Parizeau et la construction du Québec

La disparition récente de Jacques Parizeau rend opportune la réédition de la biographie que lui consacrait Pierre Duchesne au début de la précédente décennie. Non seulement elle n'a pas vieilli, mais ses lignes de force semblent encore plus justes à mesure que passe le temps.

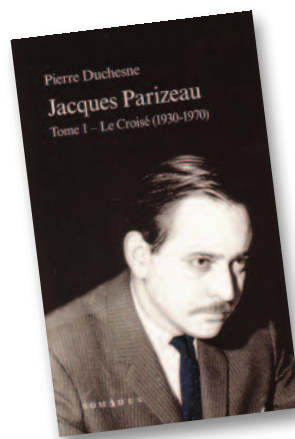
Deux traits caractérisent Jacques Parizeau : d'une part, l'ingénieuse diversité des gestes; d'autre part, l'absolue domination de la conviction maîtresse. L'homme agira sur plusieurs fronts; jamais ne variera son souci. Cette cohérence unifie les trois sous-titres : *Le croisé*<sup>1</sup>, *Le baron*<sup>2</sup>, *Le régent*<sup>3</sup>, autant de rôles assumés pour LA cause.

### LA FORMATION

En soudant Jacques Parizeau à sa lignée familiale, Duchesne révèle les assises de l'homme. Il est le maillon d'une chaîne. Sans mépris pour le peuple dont elle provient, sa famille protégera le jeune homme des insuffisances du Québec de l'époque: ni religiosité ni aventurisme politique. Les études collégiales de son fils, sa mère les confiera au collègue Stanislas plutôt qu'aux séminaires en quête de vocations; la décision valut à Parizeau un recul critique précieux et une culture plus ouverte. Du côté paternel, on cultivait, explique Duchesne, la compétence financière et une méfiance alerte à l'égard de la politique partisane. Le maniement de l'économie avait rendu la famille prospère, l'activité politique l'avait presque ruinée.

Après les études collégiales, les hautes études commerciales (HEC). Parizeau y bénéficie de l'appui mar-

quant de quelques professeurs de l'élite québécoise du secteur, de François-Albert Angers en particulier. Sans lui, montre le biographe, le jeune homme n'aurait pu accéder aux meilleures universités européennes. « Plus tard, les études supérieures qu'il poursuivra à Londres ou les travaux qu'il mènera à la Banque du Canada lui apparaîtront comme 'l'élaboration pénible de ce que les cours d'Angers exprimaient clairement' ». Au retour de l'Europe, Parizeau est bardé de diplômes et « incapable de s'identifier au courant nationaliste tel qu'il est véhiculé par le premier ministre du temps ». Il s'est préparé pour les HEC, mais le Québec l'absorbera bientôt.



### AUX PORTES DU POUVOIR

Sitôt réinséré dans le Québec vivifié par la Révolution tranquille, Parizeau est sollicité par les ténors du mouvement. Dans l'air, que de projets! Espoir d'une sidérurgie québécoise, mythique assaut contre les trusts de l'électricité, nationalisation de l'amiante, l'école renouvelée... Des réseaux relient René Lévesque, Eric Kierans, Michel Bélanger, André Marier, Claude Morin... Gérard Filion, passé du *Devoir* au para-



Victor-Lévy Beaulieu

## MONSIEUR PARIZEAU

LA PLUS HAUTE AUTORITÉ, RECUEILLEMENT

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2015, 148 p. ; 24,95 \$

Même si l'on partage l'admiration de Victor-Lévy Beaulieu pour monsieur Parizeau, la complicité ne hissera pas ce bouquin au rang de livre marquant. Beaulieu, qui méritait une convalescence après les efforts investis dans son gigantesque *666, Friedrich Nietzsche*, commet cette fois un livre sympathique, mais sans véritable concentration sur le personnage visé. L'hommage à *Monsieur* se dilue en préoccupations périphériques et en règlements de comptes à distance du propos initial.

Ce qui, dans l'essentiel de son énorme production, fait la force et le magnétisme de l'écrivain lui nuit ici, en effet. Son louable intérêt pour les œuvres littéraires québécoises demeurées ignorées le conduit, par exemple, à acquérir les treize tomes des *Pages de journal* du père de Jacques Parizeau; le battage autour de cet achat ajoute peu à l'hommage rendu au fils Parizeau. Le contact littéraire établi autrefois par l'éditeur Beaulieu avec Alice Poznańska conduit l'auteur à un éloge appuyé des œuvres de la première femme de Parizeau; encore là, l'hommage offert à la romancière, bien que légitime, retient l'attention plus que nécessaire. Le soin qu'apporte l'écrivain à cultiver son image de paysan contribue plus clairement encore à réduire l'éclairage visant particulièrement Parizeau. Pareille dispersion est si rare dans l'œuvre de Beaulieu qu'on peut l'imputer en bonne

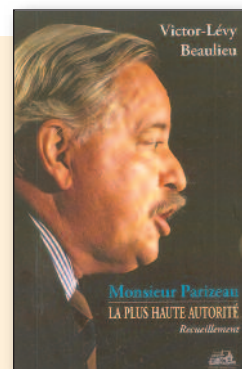
partie, comme l'auteur le fait lui-même, à l'épuisement causé par l'édification du dossier sur Nietzsche.

Cette fatigue explique peut-être aussi les étonnantes et inhabituelles gaucheries de l'écriture. Quelques exemples: «[...] je suis du genre de ceux que la médication ne représente pas un véritable recours»; «Une attitude qu'Alice ne partageait pas et que Monsieur Parizeau mit un certain temps à se défaire»; «Je n'eus donc pas besoin de chercher de midi à 14 heures» au lieu de «chercher midi à 14 heures»; «[...] les îles immergeant de l'eau en véritables perles»...

Heureusement, le Beaulieu profond et inébranlable survit à la fatigue évidente. Il ose, à propos de la fameuse phrase de Parizeau au soir de la défaite référendaire de 1995, se porter à la défense de l'ex-premier ministre: quand le vote en faveur du NON atteint ou dépasse 95 % dans certaines circonscriptions, n'est-ce pas là et pas ailleurs qu'il faut parler de vote ethnique? Que Beaulieu prenne ses distances par rapport à René Lévesque lorsque celui-ci se commet dans le «beau risque», on ne s'en étonnera pas non plus.

De ce livre, retenons l'intention plus que le résultat.

L. L.



Si j'avais dit je reste en Angleterre, affirme Jacques Parizeau, personne n'aurait pu faire quoi que ce soit contre moi, mais moi j'aurais pu avoir de la difficulté à me regarder dans le miroir. C'est là que j'ai compris qu'une dette morale est bien plus exigeante qu'une dette écrite. *T. I, p. 165.*

prudence de Lesage: «Lévesque et Parizeau étaient des gars qui jouaient dans le dos de tout le monde, déclare-t-il au biographe. [...] Je suis pas toujours sûr de la loyauté de ces gars-là vis-à-vis de Lesage». Tandis que Filion occulte sa mégalomanie, Parizeau, plus sobre, admet des torts: «On n'a pas fait que des bons coups tout au cours de cette Révolution tranquille».

La nationalisation de l'hydro-électricité utilisera au mieux les ressources de Parizeau; elle profitera, par exemple, de sa familiarité avec le courtage. Sur ce terrain, Parizeau

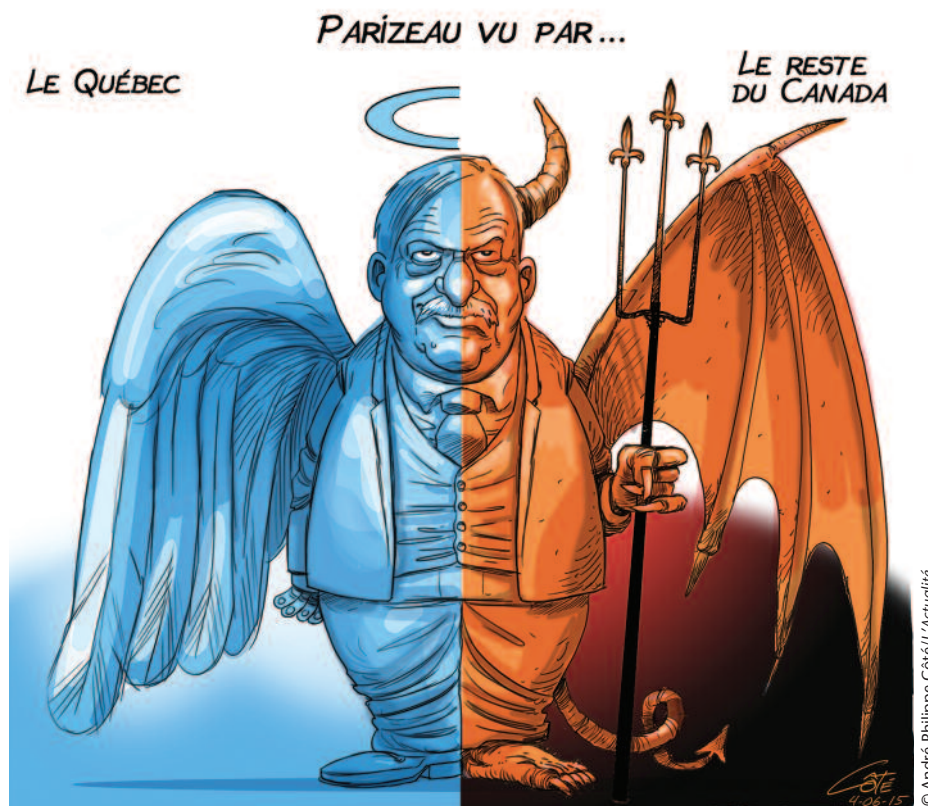
possédait, à cause des activités de sa famille, plusieurs longueurs d'avance. Alors que Lesage, influencé par George Marler et le trio Ames-Bank of Montreal-First Boston, doutait de pouvoir racheter les onze compagnies privées, Parizeau, abouché à des courtiers indépendants, comme Roland Giroux, de L. G. Beaubien, songeait à contourner le cartel. Duchesne dévoile la stratégie avec verve et précision. Giroux y tient un rôle déterminant: «Giroux demande à Lévesque de lui passer deux de ses gars pour mener une opération aux États-

Coincé entre un Parizeau qui ne se reconnaît aucun supérieur, à l'exception de René Lévesque, et un Rodrigue Tremblay dont l'arrogance atteint des sommets inégalés, Bernard Landry dispose d'une très mince marge de manœuvre. Des années plus tard, il admet que Jacques Parizeau a eu la sagesse de refuser un ministère d'État privé de pouvoir réel. *T. II, p. 148.*

Unis. Celui-ci lui envoie Michel Bélanger et Jacques Parizeau». Le biographe évalue à dix minutes le temps requis pour convaincre la maison new-yorkaise Halsey Stuart: «All right! [...] Combien vous faut-il? Dans combien de temps?» Non seulement la nationalisation trouve son financement, mais le Québec s'affranchit du carcan humiliant d'un courtage usuraire.

### LA TOURMENTE POLITIQUE

Irrésistiblement, les mandats gouvernementaux confiés à Parizeau l'attirent de l'autre côté du miroir: il participera aux décisions. Sans doute moins magique que le récit que Parizeau donne de son chemin de Damas (dans un train filant vers l'ouest), la conversion de l'économiste à la foi souverainiste accrut la crédibilité du Parti québécois (PQ). Pour Parizeau, c'était cependant le début de durables tensions entre ses préférences et les hommeries qui affligent tout parti politique, surtout s'il est idéologique. Le solitaire allergique aux tractations couleur de muraille allait affronter les vues des stratèges non élus, mais aussi les énormes ego de tel et tel collègue, et cela, autant pendant le règne de Lévesque que pendant le sien. L'image de Parizeau, celle d'un bourgeois fier de l'être et d'un professeur à l'index magistral, lui complique l'existence. Le biographe reconstitue à merveille le triangle formé de Parizeau, du PQ et de l'électorat. «L'attitude et les allures de grand seigneur que se donne Jacques Parizeau déplaisent à plusieurs. Sur cet aspect de sa personnalité, un grave conflit l'oppose d'ailleurs à Claude Charron.» D'autres confrères, plus



Jacques Parizeau (1930-2015), caricature du 4 juin 2015.

puissants et moins tonitruants, jettent eux aussi leurs peaux de banane devant Parizeau.

Au départ, toutefois, Parizeau jouit d'un tel prestige auprès de Lévesque qu'il peut couvrir de sa paume l'ensemble des responsabilités économiques du gouvernement péquiste: Finances, Conseil du trésor, Revenu. Le baron ne rend de compte qu'à son roi. Pour parvenir à ce résultat, Parizeau a évité le piège des super-ministères. Quand Louis Bernard lui propose d'en diriger un, Parizeau s'esquive. «Jacques Parizeau connaît les lois et il sait fort bien que le ministre des Finances jouit du pouvoir de chef [...]. C'est ce ministère que Parizeau désire de même que le pouvoir qui s'y rattache.» Huit fois, Parizeau fera de

son discours du budget son spectacle personnel, tout en gérant son Conseil du trésor comme son fief.

Pareil cumul de charges exigeait son prix. Parizeau put combattre selon ses vues la frilosité des Québécois en instaurant le Régime d'épargne-actions (REA); en revanche, il dut, puisqu'on le présumait seul maître des thèses financières du PQ, défendre le budget de l'an I... pourtant construit sans contribution de sa part. Rançon du renom!

### CONCURRENCE ET DIVERGENCES

Duchesne souligne l'érosion: «Jacques Parizeau perd également de sa force sur un autre plan, celui de la stratégie





Fonds Claude Lachance, Assemblée nationale du Québec.

Congrès du Bloc québécois, Québec, janvier 2000.

parlementaire. Sur cet aspect, René Lévesque écoute Claude Morin plus que jamais». Le baron n'est plus le seul au pied du trône, mais il obéit avec l'abnégation de la Garde jusqu'au *beau risque* auquel se résigne Lévesque.

De fait, la vie de Parizeau ressemblera souvent à une chronique d'intrigues, de sape, de propos discrètement corrosifs. D'un côté, les ego; de l'autre, selon Duchesne, les tendances monarchiques de Parizeau. Avec, toutefois, une fracture: autant le baron Parizeau obéissait en féal à son seigneur, autant le monarque Parizeau subit la déloyauté de plusieurs de ses barons. Duchesne n'éditorialise pas, il confesse, note, cite, transmet. Seul Lucien Bouchard refuse sa contribution; il signera sa version des faits, d'ailleurs discutables. Pour leur part, les ministres, identifiés et enregistrés, rêvent de traits d'union entre souveraineté et association, d'étapes entre la question préalable et la déclaration d'indépendance, de référendums sectoriels, peut-être d'un changement de chef. Quant aux incontournables éminences grises, elles s'accommodent sereinement des nébulosités. Les lézardes s'élargiront

Contrairement à ce que Lucien Bouchard affirme dans ses mémoires, c'est donc bien avant le dépôt du rapport rédigé par Jean Charest qu'il prend la décision d'envoyer un message des plus compromettants au Conseil national du Parti québécois. [...] Le dépôt du rapport Charest, le 17 mai, ne constitue donc qu'un prétexte de plus qui permet à Lucien Bouchard de rompre avec Brian Mulroney. *T. III, p. 148.*


quand, à l'approche du second référendum, la différence de charisme entre Parizeau et Lucien Bouchard s'amplifiera au profit du miraculé.

Cohérent et attentif, Duchesne ne dissimule rien du drame vécu par Jacques Parizeau pendant la campagne référendaire. Les leviers de commande tombent un à un des mains du chef péquiste. Contrôle-t-il la question? Le calendrier? L'objectif? Cet homme qu'on dit orgueilleux se révèle alors si

peu vaniteux qu'il cède l'avant-scène à son rival. Celui-ci rapprochera le OUI de la majorité, mais s'agissait-il encore de souveraineté?

## BIEN PEU DE BÉMOLS

Le travail du biographe n'appelle guère de réserves. Les sources, multiples et presque toutes identifiées, fondent solidement ses conclusions. À peu d'exceptions près, les bourdes et le calvaire de Parizeau sont évoqués sans complaisance et sans hargne. Que les choix politiques de Duchesne soient patents depuis sa militance péquiste n'infirmes pas le professionnalisme de sa recherche: admirable recul critique.

À peine deux minuscules réserves. D'une part, certains témoins, pensons ici à quelques militants de l'Union nationale, tel Jean Loiseau, n'ont pas leur place parmi les témoins neutres. D'autre part, certaines décisions de Parizeau correspondent si peu à son respect féroce des institutions qu'on doit s'interroger sur les influences qui ont infléchi son jugement. Par exemple, son occupation d'une résidence payée par la Chambre de commerce de Québec. Ou encore sa décision de ne pas nommer Serge Ménard au ministère de la Justice, alors que tout militait en faveur de ce choix. Dans les deux cas, le lecteur a toute latitude d'y voir l'intervention de la deuxième épouse de Parizeau. Duchesne a choisi de laisser dormir le questionnement; peut-être a-t-il eu raison. Quand même en possession des faits, le lecteur peut tirer son verdict personnel. Donc, merci! 

1. Pierre Duchesne, *Jacques Parizeau, T. I, Le croisé (1930-1970)*, Québec Amérique, Montréal, 2015, 624 p.; 19,95 \$.

2. Pierre Duchesne, *Jacques Parizeau, T. II, Le baron (1970-1985)*, Québec Amérique, Montréal, 2015, 535 p.; 19,95 \$.

3. Pierre Duchesne, *Jacques Parizeau, T. III, Le régent (1985-1995)*, Québec Amérique, Montréal, 2015, 604 p.; 19,95 \$.

# Le Bloc et le PQ

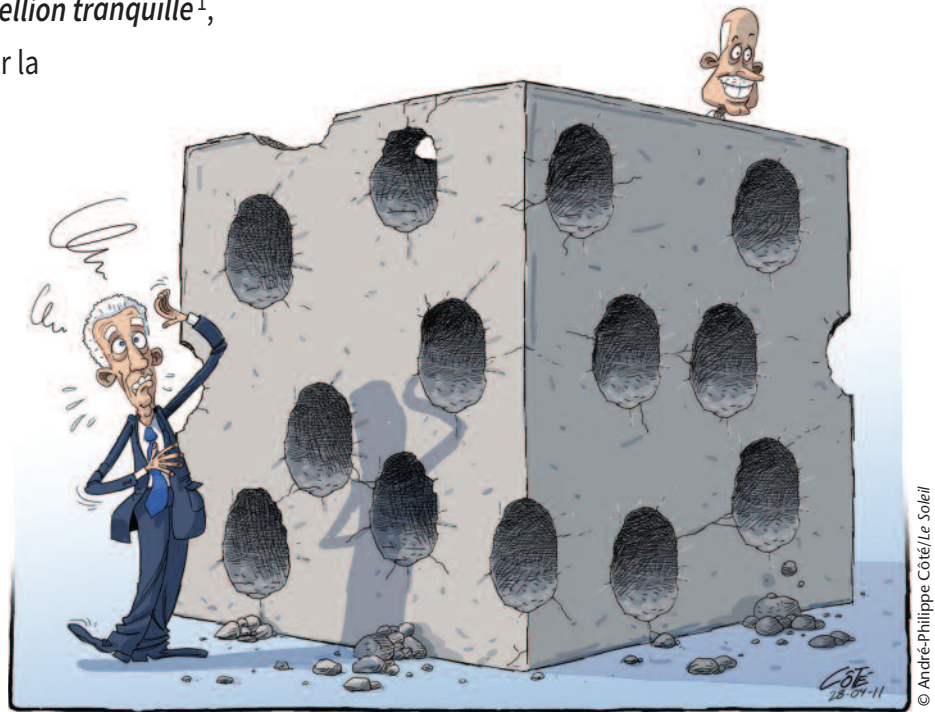
## Partis frères et/ou rivaux

Sous un titre un peu inattendu, *La rébellion tranquille*<sup>1</sup>, Martine Tremblay raconte avec rigueur la naissance et le parcours du Bloc québécois de 1990 à 2011.

La narration ramène la trajectoire de ce parti à deux segments incarnés en deux hommes : la fondation et les premiers pas sous l'impulsion de Lucien Bouchard ; la consolidation et la montée en puissance sous la poigne de Gilles Duceppe. Avec verve, l'auteure construit son relevé à partir d'une large gamme de témoignages ; disciplinée, elle ne se laisse jamais éloigner de son sujet. Le Bloc est ici le seul centre d'intérêt et les chefs ne font parler d'eux qu'à travers leurs contributions à ce parti. Ainsi, dès l'instant où il quitte le Bloc pour Québec, Lucien Bouchard disparaît de la chronique.

### MONSIEUR ET LUCIEN

À toutes fins utiles, le Bloc québécois se façonne peu à peu, un geste entraînant le suivant. Comme il se doit, Martine Tremblay impute à Lucien Bouchard les décisions initiales : selon elle, le ministre conservateur n'acceptait pas la reculade de Brian Mulroney par rapport aux promesses de son *beau risque*. Faute d'obtenir l'appui des Canadiens à l'accord du lac Meech, Mulroney avait confié à Jean Charest une nouvelle consultation et Charest



Le Bloc fragilisé

en avait profité pour amenuiser encore les exigences québécoises pourtant déjà blafardes dans l'accord du lac Meech. Bouchard y aurait vu la goutte de trop. Sur ce point précis, Martine Tremblay et Pierre Duchesne présentent des versions différentes. Quoi qu'il en soit, on remarquera que Lucien Bouchard, qui avait refusé de répondre aux questions de Duchesne dans le cadre de sa biographie de Jacques Parizeau<sup>2</sup>, répond à celles de Martine Tremblay.

Le mécontentement et la démission de Bouchard suscitent une réaction en chaîne : l'homme a trop de prestige et de magnétisme pour que sa démission

En fin de course, certains ont même eu l'impression que Jacques Parizeau se méfiait autant de Lucien Bouchard que de Robert Bourassa. « Je ne suis pas sûre que M. Parizeau croyait que M. Bouchard était vraiment un souverainiste », a déclaré Pauline Marois à propos de cette période. p. 110

demeure sans écho chez les députés fédéraux du Québec. Le Parti québécois (PQ) s'employant déjà à séduire les élus réputés sympathiques à l'indépendance, on devait s'attendre à ce que le virage de Bouchard suscite des imitateurs. Si, de fait, des défections se produisirent, elles furent rarement celles que l'on croyait probables ou possibles. Ainsi, le PQ jugeait Lucien

Bouchard trop près de Mulroney pour lui fausser compagnie.

Deux éléments du récit de Martine Tremblay ressortent avec un relief particulier: d'une part, le groupe des imitateurs de Bouchard est disparate, au point d'inclure aussi bien un libéral comme Jean Lapierre que des députés conservateurs réputés pourtant moins nationalistes que Benoît Bouchard;

d'autre part, le PQ et le noyau formé autour de Lucien Bouchard se regardent dès le départ avec une vigilante méfiance.

## LE BLOC COMME UN ÉGAL

Tout en se réjouissant sur la place publique de la naissance d'un parti indépendantiste à l'intérieur même

Éric Bédard

### ANNÉES DE FERVEUR, 1987-1995

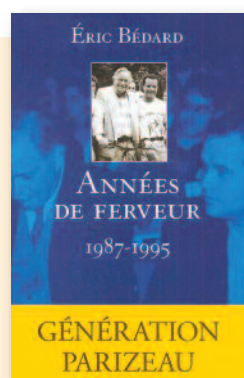
RÉCIT D'UNE JEUNESSE MILITANTE

Boréal, Montréal, 2015, 232 p. ; 24,95 \$

Quand un auteur réfère ainsi à ses *années de ferveur*, le lecteur doit-il en conclure que les autres années du signataire ont baigné dans la torpeur? On n'oserait l'affirmer d'Éric Bédard, même si son épilogue respire le désenchantement. Chez lui, en effet, deux sentiments s'affrontent au lendemain du second référendum: l'attachement viscéral à l'indépendance du Québec et le déprimant constat que les tenants de l'indépendance québécoise sont voués à un statut minoritaire. Ce n'est pas la *fatigue culturelle* d'Hubert Aquin, mais cela s'y apparente. À tort ou à raison, je lis ce livre comme s'il datait vraiment du soir de la déception.

L'ambivalence de Bédard n'a rien de stérile. Au contraire. Depuis les années fébriles dont il témoigne aujourd'hui, il a multiplié, seul ou en tandem, les contributions éclairantes à la connaissance du passé national. Je pense ici aussi bien à son *Recours aux sources* (Boréal, 2011) ou à *Parole d'historiens* (PUM, 2006) qu'à son ambitieuse compilation des chroniques politiques de René Lévesque (Hurtubise, 2014). S'agit-il d'une attente vigilante, pendant laquelle Bédard se raccrocherait «à la contingence, à cette idée que l'histoire est faite de hasards»? Je ne sais.

Par son pèlerinage vers ses années de militance, Bédard révèle la tessiture de ses penchants personnels. Dans la ferveur de ses 25 ans, il jugeait hommes et enjeux avec une candeur brutale qu'il a feutrée depuis lors. «Au fond, écrivait-il, chef de parti ou de gouvernement, René Lévesque était resté un indémodable jacobin»; «Bernard Landry, alors numéro deux du parti, dont j'avais serré la main courte et moite de petit prince lors du souper [...]». En Denis Monière,



il voyait «le type même de l'universitaire prétentieux et distant, convaincu de posséder les vérités essentielles». En revanche, ses sympathies volaient d'instinct vers des personnalités comme Gilles Rhéaume («le plus sympathique» des trois leaders du minuscule *Parti indépendantiste*) ou Jean Garon («cet indépendantiste de la première heure avait toujours lutté contre ces Montréalais qui voulaient tout centraliser», en pondérant ceci: «Comme tous ceux qui aspirent aux fonctions les plus élevées, il [Garon] avait une très haute opinion de sa personne»). Même s'il n'aime pas opposer droite et gauche, le Bédard de cette période penche vers un populisme à la fois chaleureux et conservateur, vers Jacques Grand'Maison plutôt que vers les *boomers*.

Le déchirement vécu par le Parti québécois lors du second référendum, Bédard le subit au plus profond de ses jeunes convictions. Il admire Parizeau, mais il finira par se ranger du côté de ceux qui, comme Lucien Bouchard, plus flexible que *Monsieur*, bémolisent l'indépendance par l'association: «Il va de soi que l'échec du lac Meech et l'irruption d'un chef aussi charismatique que Lucien Bouchard ont contribué bien davantage à la ferveur souverainiste que son *idée claire du Québec* [celle de Parizeau]». Vingt ans après les événements, il n'est pas dit que le verdict résiste.

Témoignage utile, mais qui ne doit pas occulter le travail ultérieur.

L. L.

Au grand dam du PQ et des proches de Gilles Duceppe, les postes stratégiques continuent d'être occupés par d'anciens conseillers de Pierre Marc Johnson. [...] Ces personnes veillent d'ailleurs à garder le Bloc à bonne distance du PQ afin qu'il continue à ratisser le plus large possible parmi les sympathisants des autres partis. *p. 134*



Fonds Mario Dumont: Assemblée nationale du Québec.

Photographie des trois chefs de parti prise lors du référendum de 1995

du Parlement fédéral, le PQ n'est pas unanimement rassuré. Jacques Parizeau, qui a déjà mesuré, alors que Lucien Bouchard négociait au nom du gouvernement péquiste, l'irrépressible propension de Bouchard à n'écouter que ses voix, ne déborde pas d'enthousiasme. Par contre, parce que Parizeau portait ombrage à certains gros ego de son propre parti, il se trouva plusieurs ministres pour nouer avec Bouchard de meilleures relations qu'avec leur chef. Selon les époques,

Bernard Landry, Guy Chevrette, Pierre Marc Johnson subirent cette tentation. De son côté, Lapierre, même converti à l'indépendantisme, ne voulait pas entendre parler de Parizeau ou du PQ.

Martine Tremblay en conclut, sans risque, que chacun des partis indépendantistes revendiquait une totale autonomie par rapport au partenaire. Le PQ se considérait comme le dépositaire unique de l'orthodoxie souverainiste et entendait traiter le Bloc en vassal; quant au Bloc, il

jugeait le PQ inapte à mener l'indépendantisme à la victoire. Si Parizeau se méfiait de Bouchard, Bouchard contredisait Parizeau avec une désinvolture croissante.

Le référendum de 1995 allait à la fois brusquer les choses et modifier la donne en profondeur. Parizeau céda l'avant-scène à Bouchard, qui transforma une offensive perdante en une quasi-victoire avant d'assumer sans combat la direction du PQ et la gouvernance du Québec. Fidèle à son

habitude de dissocier ses missions, Bouchard supprima aussitôt le Bloc de la liste de ses préoccupations.

## L'EMPREINTE DE DUCEPPE

En passant à la scène québécoise, Bouchard laissait le Bloc passablement démuni. Martine Tremblay colle à la

réalité lorsqu'elle évoque le difficile apprentissage de Gilles Duceppe. Même s'il fut le premier député fédéral élu en arborant les couleurs de l'indépendance, Duceppe était personnellement vulnérable: son passé marxisant, ses accointances avec un syndicalisme idéologiquement marqué, quelques photographies dévastatrices,

tout cela jouait contre lui. La montée du Bloc vers la respectabilité n'en fut que plus impressionnante. Duceppe, comme le démontre l'auteure, fut pour beaucoup dans ce revirement de l'opinion. Par ses documents étoffés, par ses interventions parlementaires préparées minutieusement, par les tournées de Duceppe jusqu'au plus

Lysiane Gagnon

## CHRONIQUES RÉFÉRENDAIRES

LES LEÇONS DES RÉFÉRENDUMS DE 1980 ET 1995

Québec Amérique, Montréal, 2015, 228 p. ; 22,95 \$

Il est (trop) tentant de laisser Lysiane Gagnon juger elle-même son travail journalistique: «[...] dans tout événement, l'être humain verra ce qu'il cherche et fermera les yeux sur ce qui irait à l'encontre de ses préjugés». L'auteure, en effet, démontre ici cent fois plutôt qu'une qu'on a bien fait d'enterrer le mythe de l'objectivité journalistique.

Les deux pans de ce recueil farouchement fédéralisant obéissent à des règles différentes. À propos du référendum de 1980, la chroniqueuse procède par la voie synthétique, stylisant son argumentation de l'époque. En ce qui concerne le second référendum (1995), l'auteure laisse parler les chroniques écrites au fil des jours. Dans les deux cas, la thèse demeure la même: rien ne justifie un plongeon du Québec dans les incertitudes de l'indépendance.

Bien sûr, cette attitude est légitime; elle est même prévisible et presque automatique à *La Presse*. Il n'était pourtant pas obligatoire de la défendre de façon aussi hargneuse et excessive. D'entrée de jeu, Lysiane Gagnon discrédite l'hypothèse d'une abstention du gouvernement fédéral: «[...] Joe Clark, un homme conciliant et peu combatif qui était allé jusqu'à déclarer qu'il ne participerait pas à la campagne référendaire puisqu'il n'était pas Québécois». Comme si la Suède avait eu tort de laisser la Norvège tenir son référendum de 1905 sans le troubler de l'extérieur. À peine quelques pages plus loin, la chroniqueuse reproche – à juste titre d'ailleurs – à Lise Payette son attaque malséante contre Madeleine Ryan; elle en conclut, comme Pierre Bibeau, que «les femmes seront le fer de lance de notre campagne». Quinze ans plus tard, le verdict s'est émoussé: «L'affaire des 'Yvette' n'a pas été aussi déterminante que certains le croient dans la défaite du OUI en 1980». Miniaturisation analogue à

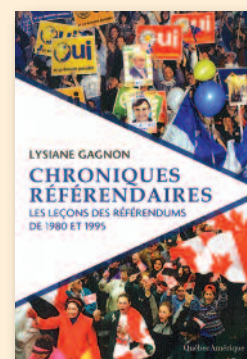
propos du coup de la Brink's: «Une rumeur invraisemblable – lancée si ma mémoire est bonne, par un reporter de la *Presse canadienne* – s'était répandue». La journaliste aurait mieux fait de parier sur les faits que de se fier à sa mémoire.

Sans surprise, tout ce que le camp souverainiste a pu dire ne mérite que ridicule et mépris, tandis que la totalité du plaidoyer fédéraliste, y compris le fameux engagement de Trudeau en faveur du «changement», mérite l'admiration éternelle: «J'étais prise dans cette foule compacte, presque suffoquée, incapable de griffonner sur mon calepin et en même temps ébahie devant ce chef-d'œuvre de rhétorique politique».

Ceux que n'apprécie pas Lysiane Gagnon n'ont pas droit à sa tendresse. «Il [Parizeau] avait ce que Lévesque n'avait pas: une acuité intellectuelle que seul Pierre Elliott Trudeau pouvait égaler». En revanche, le même Parizeau «manque de jugement». Du tortueux Lucien Bouchard, elle écrit: «Chaque jour, on le voit à l'écran – intense, furieux, l'index vengeur, l'esprit enflammé et le ton colérique». «Ce pauvre Jean Chrétien, qui n'a jamais eu une idée originale de sa vie», ce que contredit l'intelligente proposition du jeune député Chrétien de substituer le sigle Air Canada à TCA. «Arrive Preston Manning, avec son museau de rongeur à lunettes, sa voix de fausset [...] ». Etc.

Même le journalisme engagé n'est pas astreint au fanatisme.

L. L.



Pendant 20 ans, le Bloc aura occupé à Ottawa la place que les Québécois ont bien voulu lui donner. Après avoir dit presque OUI en 1995, ces derniers se sont repliés sur une position mitoyenne, se satisfaisant de manifester leur différence, à chaque scrutin, sans brandir de nouveau la menace ultime du référendum. p. 594

profond du *Rest of Canada* (ROC), le Bloc mérita peu à peu le respect.

Les relations entre le Bloc et le PQ demeurèrent pourtant d'une constante et viscérale tiédeur, ne serait-ce qu'en raison de l'attitude de Bouchard : « Outre qu'il ne peut s'empêcher de jouer les éteignoirs sur la question nationale, le premier ministre du Québec [Bouchard] est également en partie responsable des ennuis du Bloc en cet automne 2000 ». Bouchard, en effet, légifère tambour battant, sans se préoccuper des dommages collatéraux encaissés par le Bloc.

## LE PRÉFET DE DISCIPLINE

Malgré la respectabilité conquise et des résultats électoraux plantureux, Duceppe ne réussit jamais à purger sa députation d'une certaine morosité. Tout en reconnaissant que la poigne de Duceppe produisait des dividendes, on reprochait au chef son austérité et son allergie aux contacts humains.

Il n'est pourtant pas facile de départager ou de jauger les facteurs qui, au fil des ans, compliquèrent le plus l'existence du Bloc et le leadership de Duceppe. En 2002, par exemple, l'avenir du Bloc s'assombrit. Quelques piliers vacillent. « Certains, du reste, n'ont vraiment pas envie d'attendre placidement l'issue fatale. Ils vont sauter sur la première occasion qui leur sera offerte de quitter le navire en perdition. » Stéphan Tremblay et Michel Bellehumeur passent du Bloc au PQ. Dans leur sillage, Pierre Brien, « proche et allié indéfectible depuis 1993 », passe à l'ADQ de Mario Dumont. Le député bloquiste de Chambly-Borduas, Ghislain Lebel, embarrasse le parti et son chef en

critiquant publiquement Bernard Landry. Cette quasi-fronde culmine avec la charge menée par Pierrette Venne : la députée de Saint-Bruno-Saint-Hubert s'en prend, en effet, « au climat de terreur qui règne au sein du caucus du Bloc, de même qu'à la personne même de Gilles Duceppe ». Duceppe endure.

Ces reproches, Martine Tremblay les pondère : « [...] dans sa sphère privée, cet homme de clan a su entretenir et conserver, autour de lui et de sa conjointe, Yolande Brunelle, un réseau familial et de proches tricoté serré ». Et d'ajouter : « Cette chaleur et cette convivialité dont jouissent les proches de Gilles Duceppe contrastent singulièrement avec les rapports beaucoup plus distants qu'il privilégie au travail. Son image publique est d'ailleurs marquée par cette difficulté à atténuer son côté trop rationnel et trop austère ». Nuances.


## PERSONNES, LIEUX ET CULTURES

À décoder Parizeau, Bouchard et Duceppe, Martine Tremblay souligne le poids des personnalités dans la trajectoire des partis frères et rivaux. Tout en tenant son pari de s'en tenir aux faits, elle fournit au lecteur de quoi fonder son propre verdict. Parizeau, réputé vaniteux, se reconnaît moins important que la cause et agit en conséquence lors du référendum de 1995. Lucien Bouchard, convaincu d'être la meilleure réponse à tous les défis, n'hésite pas à s'engager, mais il le fait à ses conditions et en sacrifiant quand il le juge bon la loyauté et la continuité. Duceppe, confronté aux frustrations d'hommes et de femmes

condamnés à ne jamais savourer les joies du pouvoir, va à l'encontre de ses vœux personnels pour encadrer une équipe souvent échevelée et pour contrer les hésitations de la flamme.

Les lieux aussi ont une grande importance. Vivre à Ottawa plus souvent qu'à Québec, c'est vivre en minoritaires et subir sinon le mépris, du moins l'indifférence des partis pancanadiens. Martine Tremblay, sans emphase, fait sentir cette pression. Quand, par exemple, Duceppe contribue intelligemment aux débats télévisés, le ROC s'étonne, comme si un Québécois se montrait pour la première fois digne d'attention. Des années de ce régime peuvent hypertrophier le besoin de tapes sur l'épaule et, par ricochet, le regret de vivre sous un chef peu porté aux accolades.

Les différences culturelles entre le PQ et le Bloc attirent, elles aussi, l'œil averti de Martine Tremblay. Le PQ succombe à la tentation de s'approprier de façon exclusive le mandat de la souveraineté et traite le Bloc en lointaine succursale. Le Bloc, vivant dans la fosse aux lions, aime croire qu'il perçoit mieux que le PQ les exigences de la mission souverainiste.

Martine Tremblay, en belle maîtrise d'un dossier aux facettes multiples et contrastées, s'en tient aux faits; sans avaliser les conclusions que peut en tirer le lecteur, elle en améliore assurément la tonalité. 

1. Martine Tremblay, *La rébellion tranquille, Une histoire du Bloc québécois (1990-2011)*, Québec Amérique, Montréal, 2015, 614 p. ; 32,95 \$.

2. Voir « Biographie exemplaire, Parizeau et la construction du Québec ».

# Le référendum volé, 20 ans plus tard

## de Robin Philpot

En plus de satisfaire aux exigences de son titre<sup>1</sup>, la réédition du bouquin de Robin Philpot reprend et complète un certain nombre d'analyses situées à la périphérie immédiate du débat.



Clin d'œil d'André-Philippe Côté au *love in* du 27 octobre 1995 à Montréal

L'auteur, en effet, ne se borne pas à consolider les observations recueillies une décennie après le second référendum québécois, il les féconde en projetant sur elles des données soit apparemment détachées du thème, soit surgies

plusieurs années après. Sur les deux fronts, le gain est appréciable.

Que le référendum de 1995 ait été volé, seuls refusent de le confesser ceux qui ont participé à l'opération ou qui font reposer leur dénégation sur le caractère sacré de leur thèse. À ceux-là,

il suffit de dire « nous étions en guerre » pour que soit du coup excusable et même louable le contournement méprisant de la législation québécoise en matière de référendums. Du fait de cette absolution autoproclamée, tout se trouve légitimé, depuis la création de milliers de citoyens instantanés jusqu'au financement de ce que Philpot dénomme « le mal nommé *love in* » en passant par l'ardente politisation de Patrimoine canadien par Sheila Copps et le scandale des commandites. Interrogé par Philpot, le Directeur général des élections du Québec, Pierre-F. Côté, confesse son impuissance et décrit le Canada comme un pays de demi-droit.

Cette minutieuse et fervente reconstitution du second référendum se double, sous la plume de Philpot, du regret par rapport aux erreurs commises par la suite par le Parti québécois. La victoire du clan fédéral avait été si mince, de laisser entendre l'auteur, qu'il aurait suffi d'un minime entêtement pour que triomphe l'indépendantisme. Moins cohérent que Jacques Parizeau, Lucien Bouchard bifurqua vers la quête de l'équilibre financier et ne termina pas le combat. L'impression que communique l'auteur aurait paru étonnante à l'époque, mais le passage des ans la rend au moins plausible. Ce regard sur l'après-référendum fait entrevoir un réfé-

Jean-François Lisée

OCTOBRE 1995

TOUS LES ESPOIRS, TOUS LES CHAGRINS

Québec Amérique, Montréal, 2015, 206 p. ; 19,95 \$

P lume agile, stratège effervescent, Jean-François Lisée se joint aux nombreux auteurs, historiens ou politologues qui ont récemment *revisité* les légendes et les coulisses du second référendum québécois. Du fait de ses contacts privilégiés avec Jacques Parizeau et Lucien Bouchard, Lisée apporte à ce réexamen une compétence particulière, même si son recueil reproduit des textes déjà répandus.

L'auteur effectue son survol avec rigueur et même avec une neutralité rarement prise en défaut. S'il vante les efforts du Directeur général des élections pour analyser le rejet d'un nombre anormal de bulletins de vote dans telle circonscription, il se dissocie de ceux qui imputent la défaite du OUI aux fournées massives de *citoyens instantanés*. S'il aime mettre en lumière ses propositions personnelles murmurées à l'oreille du pouvoir, il avoue tout de même que les commissions régionales sur l'avenir du Québec ont abouti à ce que Shakespeare décrirait comme *Much Ado About Nothing*. Il écrit : «[...] j'ai donc proposé de créer dans chaque région du Québec», puis : «Il y a cependant une chose que les commissions n'ont pas accomplie : propulser le OUI dans l'opinion publique». Paternité avouée est à demi pardonnée...

Lisée explique son rôle dans le virage survenu vers la fin de la campagne référendaire de 1995 : «Notre projet, du moins le mien et celui de Jean Royer, donc les deux principaux conseillers du premier ministre sur cette question, consistait à réintroduire la notion d'association en passant par

une commission parlementaire». Ce changement et l'arrivée de Lucien Bouchard redonnèrent de la vigueur au OUI. On peut cependant s'interroger sur la conclusion que tire alors Lisée : «Avec le recul, on peut estimer que la crise provoquée par le virage et le rétablissement effectué par la suite fut le scénario le plus porteur pour la souveraineté». Porteur pour le OUI, assurément, mais s'agissait-il encore de souveraineté?

Le verdict de Lisée sur la fameuse phrase de Parizeau au soir de la défaite du OUI en 1995? «Une énorme demi-bêtise.» Pour quel motif? «En aucun cas et dans aucun scénario le succès du OUI ne pouvait reposer sur une part significative de votes des communautés culturelles.» Cela est patent, mais cela dispense-t-il le monolithisme traditionnel de ces communautés en faveur du fédéralisme de toute responsabilité dans l'échec du OUI? Monolithisme prévisible, mais qui a fait sentir son poids. Dès lors, le propos de Parizeau ne soulignait-il pas, gauchement peut-être, un fait tangible?

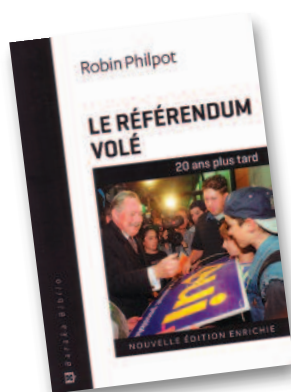
Omission de taille, Lisée n'explique nulle part ce qui l'autorisait à espérer du Canada anglais une quelconque *association*.

L. L.




rendum abandonné à côté de celui qui fut volé.

Presque seul (avec Jean Cimon) à rendre justice à la grande Jane Jacobs, Philpot le fait avec intelligence. Celle qui publia plusieurs des textes les plus marquants de l'urbanisme moderne fit de l'indépendance du Québec le seul remède à la satellisation de Montréal par rapport à Toronto; elle défendit cette thèse jusqu'aux derniers moments de sa carrière. Peiné et choqué, Philpot constate que divers intérêts ont veillé depuis lors à réduire l'auditoire



de *The Question of Separatism*. À tel point que bon nombre de bibliographies de Jane Jacobs ne comptent que six titres au lieu de sept...

Plaideur documenté et convaincu, Robin Philpot semble côtoyer parfois la dispersion; peut-être est-il tout simplement minutieux. 

1. Robin Philpot, *Le référendum volé, 20 ans plus tard*, Baraka, Montréal, 2015, 270 p. ; 19,95 \$.

\* **Laurent Laplante**, auteur, commentateur et analyste, collabore à *Nuit blanche* depuis la (presque) première heure. Il a publié une trentaine de livres dont *La démocratie, entre utopie et squatteurs* (MultiMondes, 2008), *Par marée descendante* (MultiMondes, 2009) et *Stephen Harper, le néo-Durham* (MultiMondes, 2012).